

Jacques Savy

Philippe Bolepy
(œdipe 2013)



I

Le Vieux Port de Marseille : cette vaste étendue d'eau étalée au beau milieu de la ville s'ouvre à l'Ouest, vers le large, grâce à une étroite passe dominée au Nord et au Sud par deux forts. Du côté du couchant, à droite quand on se place au débouché de la Canebière, c'est le fort Saint Jean. Cet ensemble architectural hétéroclite est construit sur des fondations datant des croisades, du douzième siècle. Peu à peu s'y sont superposés des bâtiments et des tours ; il en résulte un agrégat massif et bizarre séparé de l'eau par une promenade étroite souvent arrosée par les embruns quand le temps est au Mistral. Du côté du large la promenade s'évase pour ménager des espaces assez vastes sous le rempart contre lequel des cubes de calcaire allongés s'alignent et servent de bancs. Si on continue vers le Nord on arrive sur une immense esplanade qui marque le début du port moderne.

Dans la journée, en été, des enfants du quartier,

même des adultes, viennent là se baigner malgré les interdictions et parfois osent traverser la passe, au risque de se faire happer par l'hélice d'un bateau, pour se retrouver de l'autre côté, au fort Saint Nicolas. Bien que la vue soit merveilleuse sur la mer et sur les fortifications de pierre rousse que, le soir, le soleil fait paraître rosée, peu de promeneurs et encore moins de touristes s'aventurent dans ces lieux éloignés du quai du port et de ses transports en commun. Quand le soleil est couché, les bancs de pierre servent de lit aux clochards, aux marginaux et il n'est pas rare que des bagarres éclatent ; les marseillais le savent et ne s'aventurent que rarement le soir dans ces parages pourtant des amoureux viennent s'y conter fleurette et quelques amis de la nuit y font des promenades quand les grosses chaleurs de l'été les chassent de leur lit.

Philippe Bolepy était arrivé à Marseille par un bel après midi du mois de Mai. Il venait de la Camargue où il avait passé une dizaine de jours en compagnie d'une famille de gitans avec lesquels il avait sympathisé lors d'une fête de village non loin des Saintes Maries de la Mer. Il était un habitué des parages du fort Saint Jean, c'est là qu'il dormait sur un banc de pierre quand il séjournait quelques temps sur les rives du Vieux Port. Son territoire s'étendait sur tout le midi de la France entre Biarritz et Menton et ne remontait pas plus haut que Montélimar. Comme à son habitude il vint faire un tour sur ce qui allait

être, pour quelques jours, sa chambre à coucher afin de vérifier que rien n'y avait changé. Satisfait de son inspection, il rebroussa chemin et se retrouva vers dix sept heures sur le quai du port, du côté de la mairie. Il fouilla ses poches et comme il constata qu'il lui restait encore une cinquantaine d'Euros de l'argent qu'il avait gagné avec les gitans, il décida de s'offrir le luxe d'un café à la terrasse de la Samaritaine. Presque tous les consommateurs se tournèrent vers lui avec plus ou moins de discrétion : les hommes intrigués par ce personnage hors normes, les femmes avec une indiscutable admiration pour ce beau garçon d'une vingtaine d'années. Et il est vrai qu'il avait de quoi attirer le regard. Grand, bien découplé, des cheveux châtain clair plus longs que ce qui est habituellement admis et bouclés comme ceux d'une jeune fille. Quand on le regardait mieux on ne pouvait s'empêcher d'admirer son visage fin tout à la fois délicat et viril. Ce qui avait intrigué les consommateurs du café c'était surtout la contradiction entre l'homme et son vêtement qui le faisait immédiatement placer dans la catégorie des « marginaux ». Il portait un vieux jeans délavé et déchiré aux genoux non pour faire « à la mode » mais à cause de l'usure ; une chemise largement ouverte passablement noircie au col et aux pieds des espadrilles en savates. Pour compléter l'ensemble il avait, accroché sur l'épaule droite par une corde, un léger balluchon roulé comme un saucisson. Pour rassurer le garçon il posa sur la table

le prix de la consommation avant de commander un express et quand on le lui apporta il demanda très poliment le journal quotidien dans lequel il se plongeait en dégustant sa tasse. Il resta longtemps abîmé dans sa lecture puis, le journal replié et le café siroté jusqu'au bout il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, manifestement heureux de vivre tranquillement cette belle soirée d'été. Avant de se lever il fouilla machinalement dans ses poches et sentit avec plaisir le doux contact de la belle navaja à manche de corne que lui avait offerte la fille du chef de la famille de gitans. Il s'amusa à penser à cette pièce d'un Euro qu'elle avait exigée en échange du couteau « pour ne pas couper l'amitié ».

A pas de flâneur il s'éloigna du café, longeant le quai, regardant sans les voir les reflets du soleil couchant dans l'eau noirâtre, hypnotisé par leur miroitement. Plus loin il s'assit sur le bord, les pieds ballants et resta longtemps à regarder le fil d'un pêcheur tremper dans l'eau en faisant des ronds minuscules qui allaient s'épuiser sur le calcaire dur. La canne était simplement posée sur le sol et semblait n'être qu'un prétexte à rêver pour le pêcheur qui, couché non loin de là, semblait dormir. Ce fut, comme d'habitude, au moment le plus calme de la journée que la pensée revint s'imposer à lui comme une décharge électrique. Ça s'était passé à cette même heure, entre chien et loup. Ils étaient venus tous les deux, endimanchés comme pour aller à la messe, pour

donner plus de solennité à la scène. Il était en train de jouer avec ses petites voitures, elle lui avait demandé doucement de s'arrêter et de s'asseoir sur sa petite chaise.

- C'est quand même bizarre que je m'en souviens si bien ; je n'avais que sept ans. Il me regardait avec ses petits yeux de souris derrière ses lunettes de comptable. Elle avait ses cheveux tirés en chignon qui lui faisaient une tête d'institutrice méchante. C'est lui qui avait pris la parole ; il m'avait dit : « Philippe, tu es maintenant un grand garçon et je dois t'apprendre quelque chose d'important. Tu sais que nous t'aimons beaucoup, ta maman et moi. En réalité tu n'es pas notre fils. Tes parents, ou plutôt ta maman t'a abandonné quand tu es né. Nous t'avons adopté peu de temps après. Il est important que tu le saches par nous pour que tu ne l'apprennes pas par hasard de la bouche de quelqu'un d'autre. Nous, nous ne voulons rien te cacher. » Moi, je le regardais étonné et ravi à la fois parce que je m'étais tout à coup rendu compte que si je ne les aimais pas, tous les deux, ce n'était pas par hasard ou par méchanceté ; c'était pour une raison qui était devenue, tout à coup, évidente. Elle me regardait comme si elle attendait que je me mette à pleurer mais quand elle a vu que je restais de marbre, c'est elle qui a pleuré. Ensuite je n'ai rien répondu et je suis retourné jouer avec mes petites voitures. C'est à partir de ce jour là que tout s'est enchaîné.

Il était resté dans son coin, sage comme il l'était d'habitude, sauf quand il se mettait en colère. Il avait alors des rages froides et cassait méthodiquement ce qu'il trouvait à sa portée. A l'école il avait toujours eu de bonnes notes car il comprenait très vite mais il était irrégulier et ne faisait ses devoirs que quand il en avait envie. Depuis les petites classes ses instituteurs se plaignaient de l'impossibilité de le discipliner et du mauvais exemple qu'il donnait à ses petits camarades. A partir de ce jour là les choses se mirent à empirer. Pourtant ils étaient allés demander l'avis du psychologue qu'ils voyaient de temps en temps pour se faire conseiller sur le comportement à avoir avec cet enfant difficile et c'est lui qui leur avait dit d'annoncer la chose. Ils avaient crû que cette annonce opèrerait un déclic, ils avaient espéré que Philippe leur serait peut être reconnaissant de l'avoir recueilli et c'est tout le contraire qui s'était produit. Ils avaient prié le Bon Dieu, peut être un peu trop parce que le Bon Dieu n'en fait qu'à sa tête et que quand on le prie trop ça finit probablement par lui casser les pieds. Ils étaient tous les Dimanches à la messe, ils faisaient des retraites et partout ils amenaient Philippe sans se rendre compte que le pauvre gamin s'y ennuyait à mourir. Lui, il aurait aimé aller jouer au foot avec ses copains dans un club du quartier mais ils pensaient que ce n'était pas convenable, qu'il allait prendre de mauvaises manières alors ils l'avaient inscrit chez les scouts où on continuait de lui bourrer le crâne avec

des bondieuseries. La violence qu'il ne pouvait libérer dans la vie qu'on essayait de lui imposer, il la laissait sortir à l'école, dans les cours de récréation.

Après avoir longtemps regardé le fil du pêcheur dans l'espoir de lui voir prendre un poisson, il se leva, s'étira et se dirigea vers la devanture d'un marchand de sandwiches. Il commanda un « américain » et partit faire le tour du port en mastiquant consciencieusement ce repas du soir à petites bouchées gourmandes. Profitant de l'arrivée de la fraîcheur avec la brise du soir, les propriétaires de barquettes, qu'on appelle à tort des « pointus », s'affairaient sur leurs embarcations pour les peindre, les gratter, les calfater. Ce spectacle apaisant occupa Philippe une bonne heure ; ensuite il poursuivit jusqu'au bassin du carénage où l'on ne carène plus rien. Il s'assit près de ce tas de pierres qui évoque un souvenir du port antique et se mit à nouveau à rêver à ce passé relativement récent qui le hantait en permanence.

– Pourquoi ne m'ont-ils pas foutu la paix ? Pourquoi n'ont-ils pas plutôt adopté un chien ou un chat ? Ils avaient l'impression de « faire le bien ». Ils se disaient qu'ils faisaient mon bonheur et en réalité ils se faisaient plaisir. Ils avaient forcé la nature ; eux qui étaient incapables de faire un enfant ils s'en étaient offert un à peu de frais et en plus il aurait fallu que je sois comme eux, à leur image ! Pour ça il faut être le Bon Dieu qui a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, tu parles d'une réussite !

Pendant qu'il ruminait ses pensées, du coin de l'œil il remarqua deux gamines à peine moins âgées que lui qui faisaient semblant de s'intéresser au va et vient des bateaux. Il se leva, s'approcha d'elles et quand il leur dit : « – Alors, on prend le frais ? » elles se mirent à minauder. Elles avaient manifestement envie de lui faire la conversation et probablement plus. Il les fit bavarder quelques minutes, pensant au fond de lui-même qu'il pourrait passer la nuit chez la plus jolie et peut être avec les deux. Il décida que, finalement, elles étaient trop bêtes, les laissa là, déçues, et repartit en direction de l'esplanade du fort Saint Jean où l'attendait son lit de pierre. Le tour du port lui prit encore une bonne demi heure ; les plaisanciers qui, plus tôt, calfataient leurs bateaux étaient partis, le quai commençait à être déserté par les promeneurs. Quand il arriva sous le rempart du fort Saint Jean la nuit était tombée depuis longtemps ; deux bancs étaient occupés par deux clochards déjà endormis, probablement ivres. Il choisit le bloc de pierre le plus éloigné, dans le coin le plus sombre, déroula son balluchon pour libérer le mince matelas de plage qui l'enveloppait qu'il étala sur le banc. Il roula le reste de son bagage pour en faire un oreiller et s'allongea sur le dos. Malgré les lumières de la ville quelques étoiles luisaient faiblement et relancèrent sa rêverie. Il se revoyait au collège, en sixième. Un copain était venu le voir et à brûle pourpoint lui avait demandé : « Pourquoi c'est toujours ta mémé qui

vient te chercher à l'école ? » Il avait été obligé de répondre : « C'est pas ma mémé, c'est ma maman ! » et l'autre, avec la cruauté innocente des enfants lui avait rétorqué : « Eh ben, elle est bien vieille ta maman ! » Ne sachant que répondre, ne voulant pas dire qu'il avait été adopté, il avait frappé, frappé très fort et il avait été puni. Et c'est vrai qu'elle était vieille. Ils n'avaient eu l'enfant, après d'interminables démarches, que quand lui avait cinquante ans et elle cinquante deux. Et de plus, il y a des vieux qui font jeune, eux c'étaient des vieux qui faisaient encore plus vieux que leur âge. Dans les écoles tout finit par se savoir et après la bagarre avec le petit collègue on avait essayé de savoir pourquoi Philippe avait réagi avec une telle violence, lui n'avait rien dit. C'est peu de temps après la réunion du conseil de discipline qui l'avait exclu trois jours qu'on avait eu la réponse. Il s'était retrouvé à l'écart, comme rejeté par les autres alors qu'en réalité c'est lui qui s'était exclu ou plutôt qui avait exclu les autres de son univers.

– Maintenant je sais en partie pourquoi je me suis recroquevillé dans ma solitude ; pourquoi les gens ont dit que j'étais méchant ! Et c'est peut être vrai que je suis méchant ou bien que je le suis devenu. »

Il était bien une heure du matin et il n'avait toujours pas sommeil, entretenant sa douleur comme on agace une vieille blessure. En chemise, il commença à avoir un peu froid. Il se leva pour sortir de son balluchon, le seul pull qu'il possédait et qu'il

enfila tout de suite. Il fit ensuite quelques pas vers le bord de l'eau en retroussant les manches pour y plonger les mains, puis en revenant vers son banc il vit arriver un homme bien mis, l'air sûr de lui. En un seul coup d'œil il nota le léger pantalon de flanelle grise, la chemise blanche, le foulard de soie négligemment noué. Ce passant d'une quarantaine d'années avait l'air si décontracté que Philippe en fut contrarié comme si cette allure lui était une insulte. Leur trajectoire se croisa et, intentionnellement, Philippe fit un léger écart et bouscula l'homme de l'épaule.

– Dites donc, jeune homme, vous pourriez faire attention et au moins vous excuser !

– C'est toi qui m'as bousculé, moi je ne m'excuse jamais et pour te faire pardonner tu vas me donner cinq Euros !

Le promeneur sentant que les choses prenaient une mauvaise tournure fit demi tour et s'éloigna d'un air que Philippe trouva méprisant. Il le suivit, l'agrippa par le col de la belle chemise blanche, le tira vers lui et d'un geste vif prit le portefeuille qui dépassait légèrement de la poche postérieure du pantalon. L'homme se retourna avec une vivacité qui étonna son agresseur ; il était un peu plus petit mais costaud et Philippe sentit qu'il n'aurait pas facilement le dessus ; il plongea sa main droite dans sa poche et sortit la navaja. Une simple pression sur le bouton et la lame jaillit. Le passant saisit le bras qui tenait le

couteau et une épreuve de force s'engagea. Tout à coup, alors qu'il ne perçut presque aucune résistance, Philippe sentit sa main qui tenait le couteau mouillée, une brûlure parcourut son avant bras de haut en bas, l'homme écarquilla des yeux d'épouvante, sa bouche s'ouvrit toute grande pour pousser un cri mais ne laissa sortir qu'un gargouillis et du sang plein de bulles apparut aux commissures des lèvres. Philippe ouvrit la main gauche qui tenait l'homme fermement par le devant de sa chemise et le laissa tomber comme une chose molle qui s'étala devant lui. Il regarda tout autour, il n'y avait personne ; les deux clochards ronflaient toujours sur leur banc. Sa main droite était couverte de sang. Il se dirigea vers le bord de l'eau, se baissa pour rincer le couteau très soigneusement puis, ayant réfléchi quelques secondes, le referma et le jeta aussi loin que possible dans la passe. Il resta plusieurs minutes à se laver les mains et les avant bras ; l'eau salée déclancha une vive cuisson à l'endroit où sa victime l'avait agrippé pour empêcher le couteau d'entrer. En revenant vers son banc, Philippe passa près de l'homme, qui ne bougeait plus, il se baissa, fouilla le portefeuille et prit quelques billets puis ramassa son balluchon et partit calmement vers le quai du port, il était deux heures du matin.

– Je suis sûr que personne ne m'a vu. Les deux clochards étaient ivres et même s'ils ont vu quelque chose, ils ne diront rien. Il ne doit pas être vraiment mort, on ne meurt pas si facilement, je n'ai même pas

senti entrer le couteau. Il n'avait qu'à pas m'emmerder. Qu'est ce qu'il venait faire là en pleine nuit ? C'était peut être un pédé qui cherchait une rencontre ! C'est bien fait pour lui !..... Et s'il est mort ? Alors je suis un criminel, mais merde, je ne l'ai pas fait exprès, il n'avait pas à me parler sur ce ton. Après tout, il n'est pas mon père ! Et même mon père n'a pas le droit de me parler comme ça, en tout cas pas celui qui se prétend mon père.

Tout en remâchant sa colère Philippe avançait à grands pas le long du quai du port ; il passa devant la mairie, tourna devant la Canebière, prit le quai de Rive Neuve et en quelques minutes se trouva au bassin du carénage, là ou il avait bavardé avec les deux filles idiotes avec lesquelles il aurait pu passer la nuit.

- C'est bizarre comme le destin tient à peu de chose. Si au moins l'une d'entre elles avait été un peu plus jolie ou moins sotté, je serais allé chez elles, je les aurais baisées et maintenant je serais en train de dormir dans un bon lit ; ou peut être je serais parti dormir ailleurs et je ne me creuserais pas la tête pour savoir si je suis ou si je ne suis pas un criminel. Heureusement que je n'ai pas laissé de traces, s'il est mort on ne saura jamais par qui ni pourquoi.

En continuant tout droit devant lui il arriva devant les jardins du palais du Pharo. Il avait déjà dormi dans ce jardin public ; les grilles étaient fermées mais il savait comment entrer par derrière en sautant un mur garni de tessons de bouteilles sauf en un

endroit qu'il connaissait bien. Il sauta le mur sans se blesser et, quelques dizaines de mètres plus loin, se trouva derrière le palais, au sommet d'une vaste pelouse qui descend jusqu'à la passe du port, juste en face de l'endroit où il venait, une demi heure plus tôt, de poignarder un homme. Malgré l'obscurité il entrevit le corps allongé et les deux clochards sur leur banc, endormis. Il se sentit tout à coup épuisé. Il déroula son tapis de sol, s'allongea et s'endormit d'un sommeil de brute.

C'est la lumière du jour qui le réveilla. Il n'avait pas de montre mais il avait l'habitude d'estimer l'heure en fonction de l'activité de la ville, les éboueurs étaient au travail, il calcula qu'il n'était pas plus de sept heures. Il s'étira se mit sur son séant et son premier regard fut pour les remparts du fort Saint Jean, à deux cents mètres de lui, de l'autre côté de la passe. Le corps n'était plus là, les clochards avaient disparu mais une dizaine de personnes allaient et venaient, se penchaient manifestement à la recherche de quelque chose.

– Le type a dû mourir ou alors je l'ai bien amoché. Ils sont en train de chercher des indices. Eh ben ils peuvent chercher longtemps, ils ne trouveront rien.

Philippe se leva et inspecta ses vêtements. Il s'aperçut que de minuscules tâches brunes parsemaient son pull-over et son jean, même ses espadrilles. Il en gratta une de l'ongle :

– Merde, c'est du sang ! Il a dû crachoter quand

j'ai vu de la mousse rouge sur ses lèvres. Si je me fais choper avec ça, je suis foutu ! Il faut absolument que je trouve des affaires neuves ou, en tout cas, propres. Je vais aller au marché aux puces puis je jetterai tout ça à la mer avec une grosse pierre pour lest.

Il replia ses affaires à la hâte et prit la direction d'Arenc où il avait, quelques mois auparavant, acheté ce qu'il avait sur lui. Il fouilla le fond de ses poches pour compter son argent ; il eut l'heureuse surprise de constater qu'entre ce qui lui restait de sa semaine avec les gitans et ce qu'il avait pris dans le portefeuille il possédait la coquette somme de quatre cent trente Euros. Il aurait bien aimé se payer un café et un croissant mais il pensa que c'était risqué de se montrer dans un bistrot et même de prendre le bus, il continua donc, à grands pas, vers le marché aux puces. Sur l'étal d'un fripier il trouva un jean convenable, une chemise à manches longues, un vieux pull et une paire de baskets, tout cela pour cinquante Euros. Il essaya ses acquisitions dans une cabine sommaire, les garda sur lui et fit un ballot de ses vieux effets. En quittant le marché aux puces il se mit à réfléchir à ce qu'il allait pouvoir faire de ses vieilles affaires.

– Si je les jette à la mer avec une pierre dans le paquet pour les faire couler, on risque de me voir faire et on pourra trouver ça suspect. Si je les brûle, ça va attirer encore plus l'attention parce que ça va faire de la fumée et ça va sentir mauvais. Le plus simple sera

de les jeter dans un conteneur poubelle.

Le hasard voulut qu'un camion benne soit en plein travail non loin devant lui ; il jeta son paquet dans le conteneur juste avant que les éboueurs ne le saisissent ; le tout disparut, mélangé à des tonnes d'ordures. Il poursuivit son chemin vers le centre de la ville. En passant devant un kiosque il parcourut les titres de la première page du journal local : La Provence pensant y voir un article sur son affaire : rien. Il eut le culot d'acheter le numéro et, puisqu'il était maintenant correctement habillé de s'installer à la terrasse d'un bistro de la place de la Joliette. Il commanda un café et un croissant, déplia le quotidien et s'installa pour déjeuner comme une personne normale. Il parcourut le journal en entier, on n'y trouvait aucune allusion à son histoire, même dans les faits divers.

– Ça s'est passé trop tard, ils n'ont pas eu le temps d'imprimer, ça y sera demain. Et maintenant, qu'est ce que je fais ? Je reste ici ou je fous le camp ? Si j'étais flic qu'est ce que je déciderais ? Aller chercher ailleurs ou fouiller à Marseille ? C'est sûr qu'ils vont penser à un crime de rôdeur et qu'ils vont se dire que le type qui a fait ça est parti ; mais ils vont d'abord, parce que c'est le plus fréquent, penser à une histoire de mœurs ou à un règlement de comptes, les flics ont toujours l'esprit compliqué ! En tout cas, si on me rafle au hasard, on n'aura rien contre moi ou plutôt oui, j'ai plus de quatre cents Euros, pour un routard c'est

suspect. Je ne dois les montrer à personne. Il faut que je les planque quelque part pour que je puisse les retrouver si j'en ai besoin.

Son café bu, il repartit à pied vers le Vieux Port et y arriva en un quart d'heure. Sur le quai brûlant de soleil, parmi les touristes qui se donnaient un bain de couleur locale devant les étals des poissonniers, il monta dans le bus 83 et s'assit du côté droit pour profiter de la vue sur la mer. Il en descendit à l'arrêt du rond point du Prado et monta dans celui qui va à Luminy. Parvenu au terminus il s'engagea sur le chemin qui mène aux calanques. Il se sentait léger comme une plume dans les baskets qu'il venait d'acheter et, malgré la chaleur qui commençait à devenir écrasante il prit le chemin de la calanque de Sugiton. La lumière violente du soleil tombant d'aplomb sur le sentier se matérialisait en se diffractant dans la poussière qu'une légère brise soulevait par bouffées. Pressé d'arriver au bord de l'eau, Philippe accentua le rythme de sa marche malgré la pente rude et parvint au col après un quart d'heure d'effort trempé de sueur. Il était venu souvent en ces lieux mais ne pouvait, chaque fois, retenir l'émotion que le spectacle grandiose provoquait en lui. Les falaises de calcaire d'un blanc éblouissant et le bleu intense de la mer faisaient un contraste qui provoquait chez lui des sensations proches du malaise physique. Le vent remontant du fond du vallon était si imprévu qu'il en frissonna. Après quelques minutes

de repos il reprit ses esprits et entama la descente vers le fond de la calanque en courant dans le sentier, faisant rouler sous ses baskets les pierres dont il sentait les aspérités à travers les semelles.

Arrivé au bord de l'eau, il s'engagea sur un sentier en surplomb, vers la gauche de la calanque. Il était venu souvent se baigner là lors de ses passages à Marseille. Non loin, des naturistes avaient établi une sorte de lieu de réunion dans lequel ils se sentaient à l'abri des regards indiscrets. Après une centaine de mètres de marche facile il se trouva devant un groupe d'hommes et de femmes nus, allongés sur le rocher comme une colonie de phoques ; il s'assit sur son balluchon et se dévêtit complètement puis, sans attendre, se jeta à l'eau. La fraîcheur le surprit mais rapidement, une sensation de bien être l'envahit et il se laissa aller, immobile, bercé par les lentes ondulations de la houle. Il resta longtemps ainsi, plongeant de temps en temps jusqu'au fond. Il avait l'impression de se laver de tout ce qui fait mal, de tout ce qui salit. Il était content de baigner ses cheveux trop longs, de les débarrasser de la poussière et des gouttelettes de sang qui s'y étaient peut-être collées comme sur ses vieux vêtements.

Quand il sortit de l'eau, une bonne demi heure plus tard, il alla s'allonger à l'écart des autres baigneurs. Le soleil était si chaud qu'il fut sec en quelques minutes et qu'il se mit à somnoler dans cet état de vigilance extrême où l'on entend tout ce qui se

passé alentour sans que cela empêche de penser très profondément. Dans cet état, à mi chemin entre le rêve et la réalité, le souvenir s'imposa à lui du premier contact qu'il avait eu avec la mer. Il avait douze ans, un mardi soir il rentrait du collège quand son père lui avait dit : « Philippe, j'ai obtenu une prime de participation aux résultats de l'entreprise ; nous avons décidé, avec ta maman, de t'emmener passer dimanche prochain à la mer ». Il n'avait rien répondu, comme d'habitude, mais au fond de lui-même la nouvelle lui avait fait plaisir et il avait eu du mal à se retenir de sauter de joie. Dans les livres, à la télé, il voyait avec envie des plages de sable fin, un soleil brûlant, des baigneurs et surtout des baigneuses en tenue légère..... Il attendit le dimanche avec une impatience mal contenue et leur petit pavillon de banlieue lui en parut d'autant plus « invivable ». Le mercredi sa mère l'avait emmené au supermarché pour lui acheter un maillot de bains. En arrivant devant le rayon des articles de plage il s'était précipité vers un short multicolore comme ceux que portent les californiens ; sa mère avait trouvé qu'ils étaient trop chers et surtout pas « convenables ». Elle avait finalement choisi pour lui un vieux slip qui avait été à la mode vingt ans auparavant :

– Bon sang, ils avaient vraiment le chic pour m'emmerder ! Et puis ce dimanche ! Comme nous n'avions pas pris la voiture qui était trop vieille et qu'en plus il avait peur de conduire, nous étions partis